

ANTIRESSE

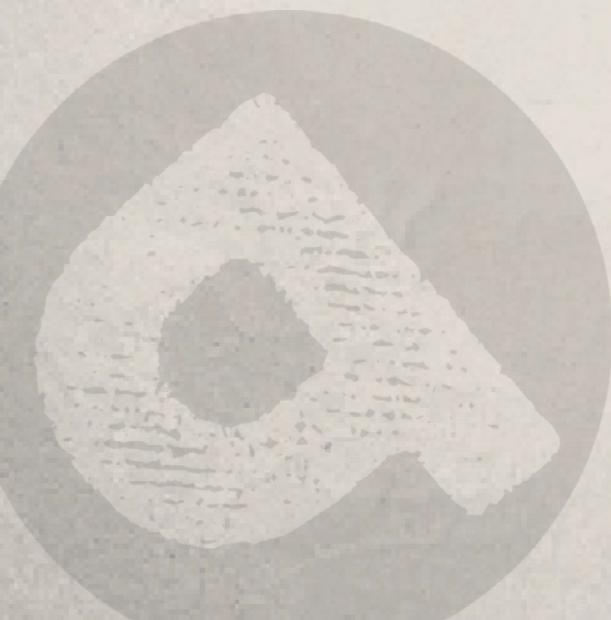
Observe • Analyse • Intervient

Carnets de la drone de guerre

Fin de l'Etat de droit

Fort de Chillon

Les médias vus par Zinoviev



N° 340 | 5.6.2022



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Carnets de la drone de guerre

LES GUERRES DU XXI^E SIÈCLE ONT CHANGÉ L'ANGLE DE VUE SOUS LEQUEL NOUS OBSERVONS LES COMBATTANTS. HIER, NOUS ÉTIONS À LEUR HAUTEUR, OU À LEURS PIEDS. AUJOURD'HUI, NOUS LES VOYONS D'EN HAUT. C'EST UN GRAND PAS EN AVANT VERS L'INSECTISATION DE L'HOMME.

A Percy Kemp.

1. DU BON USAGE D'UN BOTTIN TÉLÉPHONIQUE

La guerre de Bosnie était encore un conflit artisanal où le principe hygiénique du «zéro mort» (dans *notre* camp) n'avait pas cours. On se disputait les villes de rue à rue et de maison à maison. Un reporter génial et fou m'avait raconté à l'époque une anecdote savoureuse, d'un humour morbide, que je n'ai jamais osé relater dans notre univers occidental émotionnellement si fragile. Je me permets de le faire ici en comptant sur la prescription, mais surtout parce qu'elle permet d'illustrer de manière frappante l'évolution récente de l'art de la guerre. Mon auteur-baroudeur se trouvait donc «*embedded*» (incorporé) dans

une unité serbe de la banlieue de Sarajevo qui essayait de contenir les forces musulmanes massées dans la zone urbaine. Ce jour-là, en guise de représailles et d'avertissement par suite du mauvais traitement des civils serbes dans la ville, on avait décidé de priver l'ennemi d'électricité en détruisant un relais de quartier à l'aide de mortiers. Le problème lancinant des artilleurs, à l'époque comme en 1914, était le réglage du tir. L'emplacement dudit relais était en effet masqué par des blocs d'immeubles et les éclaireurs essayaient des tirs de *snipers* sitôt qu'ils montraient le bout de leur nez. Les écrivains ont comme on le sait une imagination débridée et parfois perverse. Notre reporter, donc, se départissant de son

rôle de pur observateur, s'est mêlé aux savants débats des officiers artilleurs. «Vous ne savez pas où ça tombe, c'est ça? — On cherche à le déterminer, grommela un des officiers. — Et pourquoi vous ne le leur demandez pas?» Pendant que les militaires se détournaient d'un air méprisant, le journaliste était allé chercher un annuaire téléphonique. Les officiers ayant fini par lâcher l'adresse de la cible, sise au coin de deux rues, notre homme se mit à feuilleter le bottin à la recherche d'abonnés vivant aux environs. Lorsqu'il eut trouvé un candidat bien situé, ni trop loin ni trop près (car il se serait sans doute déjà enfui ou caché dans sa cave), il composa le numéro. On décrocha à la première sonnerie. Le reporter, quoique venu de Serbie, imitait l'accent bosniaque à merveille.

- **Notule.** Les lignes téléphoniques restent souvent ouvertes pendant une guerre, on le voit aujourd'hui en Ukraine. La guerre civile yougoslave se caractérisait par une étrange promiscuité entre les déluges de feu et le «comme si de rien n'était». Survolant en 1992, dans un avion de transport et de nuit, une zone de combats intenses du nord de la Bosnie, j'avais pu observer la lueur blafarde des écrans de télévision à une rue seulement de la ligne de front où scintillaient les éclairs des armes automatiques et les flammes des bazookas. Il est vrai que c'était un soir de finale européenne...

«Allô, Mohamed?

— Qui appelle?

— Tu ne me reconnais pas? La liaison est horrible... Ici Souleyman.

— Je ne suis pas Mohamed, quel Mohamed? Et toi, qui tu es? Je ne te connais pas.»

La fréquence du prénom du Prophète dans la population permettait de ces quiproquos. Il y avait nécessairement un Mohamed dans les environs.

— Mohamed, enfin, Momo! Moi, c'est Souleyman, Soulyo, de la Territoriale. N'importe, je le cherche dans ce coup de grisou...

— Ah ça, tu peux dire!

— Quoi, ça canarde chez vous aussi?

— Si ça canarde? On a dû scotcher les vitres ce matin. C'est la fin du monde.

— Justement, j'ai besoin de Mohamed pour évaluer les dégâts dans le quartier.

— Mais quel Mohamed? Le postier?

— Non, celui de la protection civile. Bah, tu feras l'affaire. Ton nom?

— Béchir, mais...

— Bon, Béchir, ça tombe d'où?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi? Ça tombe tout près, c'est tout ce que je sais.

— Tout près, c'est pas une cote. Quel côté? Distance?

— Le dernier pruneau? Plus bas dans la rue, à deux entrées de l'autre côté du carrefour.

— Ton côté ou les numéros pairs?

— En face.

— D'accord. Je raccroche mais tu restes atteignable! C'est crucial!»

Correction transmise. Nouvelle salve de trois coups. Nouveau coup de fil.

«Allô, Béchir? Tout va bien?»

— T'as de la chance de me trouver. Je viens d'envoyer la femme à la cave, je suis resté juste à cause de toi. Dépêche!

— Arrête de paniquer. Qu'est-ce qu'il y a?

— Ils remontent la rue, les enf... Ils ont déjà démoli les feux rouges.

— Ton côté ou en face?

— Notre trottoir. La prochaine est pour nous, à coup sûr!

— T'en fais pas, Béchir, t'es trop loin. Tu peux récupérer bobonne. Et bien le bonjour des tchetniks!»

Une minute plus tard, la station électrique volait en éclats. Grâce à l'aide bien involontaire du pauvre Béchir, les mortiers ennemis avaient donc réussi à plonger le quartier dans le noir...

2. LES NOUVEAUX SEIGNEURS DE LA GUERRE

Se non è vero, è ben trovato. Si l'humour noir de cette histoire vous scandalise, la réalité qu'elle évoque paraît encore très candide en regard de ce qui allait suivre. On parle beaucoup des armes nouvelles, généralement hypersoniques, qui modifient les équilibres stratégiques et transforment les groupes de porte-avions en ferraille sans défense. Mais les guerres récentes, et en particulier celle d'Ukraine, mettent en évidence

le rôle des chevilles ouvrières du combat moderne: les drones.

Le drone de combat ne date pas d'hier. Il est depuis deux décennies l'arme de prédilection des «assassins ciblés» commandités par les présidents américains aux quatre coins du monde. L'industrie militaire turque a réalisé un «carton» mondial avec son drone *Bayraktar* qui a fait des ravages dans les rangs arméniens durant la guerre du Haut-Karabakh. Mais un drone de combat vaut plusieurs millions et ne peut emporter qu'une charge utile assez limitée. Pour combler ces lacunes, on a développé le drone «kamikaze» jetable, qui fonctionne à la fois comme un missile de croisière au ralenti et un appareil de reconnaissance et d'observation. Dans leur guerre contre les Arméniens, les Azéris ont également bénéficié de la technologie israélienne en la matière, incarnée par la silhouette lugubre du *Harop* (ou Harpie). Dans la guerre actuelle, on a vu également un emploi massif de ces armes du côté des Ukrainiens, mais leur efficacité a été considérablement limitée par les moyens de brouillage et de DCA de l'armée russe. Dans la récente tentative de reprise de l'île aux Serpents, du 7 au 9 mai, les Ukrainiens auraient ainsi perdu 4 hélicoptères, 4 avions de chasse ou d'appui au sol et pas moins de 6 drones Bayraktar, sans compter une soixantaine d'hommes dont le commandant adjoint de la Marine. De part et d'autre, le combat pour la possession de ce rocher pelé a été

intensément observé, coordonné et partiellement exécuté par des drones. D'autre part, les Etats-Unis ont livré à l'Ukraine en avril des drones «errants» *Switchblade*, «intelligents» et ultralégers, vantés comme des «tueurs de tanks» qui allaient devenir le «pire cauchemar» des Russes. Au final, leur efficacité sur le terrain apparaît très décevante.

Tout ceci est nouveau et spectaculaire, mais ces affrontements de haute technologie ne sont que l'arbre qui cache la forêt. La véritable guerre des drones, quotidienne et décisive en Ukraine, ne mobilise pas des avions sophistiqués coûtant des millions, mais avant tout des quadricoptères d'observation, souvent issus de l'industrie civile. Ils sont si précieux que les populations de l'arrière — familles, communes, amis — se cotisent pour acheter à leurs soldats des engins à quelques milliers de dollars produits par la marque la plus répandue des drones de loisirs, DJI. Ils sont furtifs, minuscules, faciles d'emploi, ils se font détruire par centaines mais ces pertes sont insignifiantes en comparaison du prix des équipements militaires et des munitions.

Paradoxalement, cette nouvelle technologie, souvent pilotée par l'intelligence artificielle, n'apparaît dans ce contexte que comme un accessoire de la plus classique des formes de combat: la guerre des artilleurs et des fantassins. Le drone fournit aux soldats de première ligne cette plateforme d'observation à la fois pratique et invulnérable dont ils ont

toujours rêvé. Plus besoin de sacrifier des éclaireurs ou des pointeurs, le petit oiseau fait le travail à leur place.

Par un étrange besoin de publicité, ou d'exhibition, que tout le monde semble déjà trouver normal, les séquences de combat filmées par ces engins finissent souvent sur l'internet. On a pu ainsi voir une vidéo sinistre et instructive de combat de rue, diffusée par le côté ukrainien. Les combattants «bleus», grâce à leur drone, voyaient les «blancs» tapis derrière un mur comme s'ils étaient à ciel ouvert et ils les arrosaient de grenades par-dessus la barrière, faisant mouche à tous les coups même sans rien voir. La contemplation à vue d'aigle de ce massacre avait quelque chose de très troublant, et même de pervers.

Le côté russe n'est pas en reste. Il publie quotidiennement des vidéos assez monotones de reconnaissance ou de réglage de tirs. La force de frappe essentielle, dans la conception russe de la guerre, demeure l'artillerie. L'armée russe dispose du plus important arsenal de canons et d'obusiers au monde et la part de l'artillerie dans les brigades russes est considérablement plus importante que dans les unités correspondantes de l'OTAN. Or si la Russie a développé des missiles de croisière de haute précision comme les Kalibr ou les Onyx, elle n'a pas cru, jusqu'ici, aux obus d'artillerie «intelligents» ou guidés qui sont désormais un «*incontournable*» dans les armées occidentales. Elle a préféré inves-

tir dans la quantité et la capacité de destruction brute. Selon un de nos interlocuteurs, un expert français du renseignement, le calcul semble primaire, mais il est efficace: s'il faut ajuster dix ou douze obus «stupides» pour toucher la cible qu'un projectile guidé atteindra du premier coup, il suffit de produire dix ou douze fois plus d'obus. Et cela demeure largement avantageux. Le coût d'un seul tir d'obus Excalibur américain guidé par GPS est évalué au moins à 68'000 dollars. Ce qui fait 200 tirs d'obus «stupides» à 333 dollars — sans compter que les munitions russes sont nettement moins coûteuses. Précis ou non, un bolide de 155 mm fera de toutes façons d'énormes dégâts à 50 mètres à la ronde dans le camp ennemi.

Or l'irruption des drones d'observation dans ces calculs perturbe grandement l'équation. Plus personne n'aura besoin de téléphoner à l'adversaire, comme les *tchetniks* de Sarajevo, pour savoir où tombent ses projectiles. Le bourdon-espion renvoie immédiatement les données de réglage aux artilleurs et permet d'ajuster la cible avec beaucoup moins de coups perdus, rendant le «barrage de feu» russe encore bien plus efficace. Les Russes ne manquent pas de fanfaronner du reste à ce sujet. Ils publient même des vidéos prétendant montrer des tirs au but sur des blindés grâce à la coordination drone-artilleurs.

Vérité ou propagande? Difficile à dire. Ce qui est certain, à la vue de ces heures de sulfatage à l'explosif

militaire, c'est que l'expression de «chair à canon» n'a jamais été plus tragiquement appropriée que dans cette guerre-là. L'humain, celui qui est exposé sur le terrain à cette évolution des armements, paraît totalement impuissant. Ce n'est pas à un art de la guerre qu'il a affaire, mais plutôt à un cataclysme météorologique où les gouttes de pluie sont remplacées par des éclats de métal.

3. UNE PLANÈTE DE CAFARDS

Le terme de «sulfatage» s'est ici imposé de lui-même, car il rend compte d'une métamorphose complète de la perception du combattant. Une métamorphose digne, d'ailleurs, de la célèbre nouvelle de Kafka. Vu du sol, face à la caméra, le combattant apparaît comme un surhomme en armure, sûr de lui et menaçant. A vue de drone, à cent mètres de surplomb, le même combattant, comme tous ses camarades, ressemble à un cafard. La bataille elle-même n'est qu'une vaine agitation d'insectes saupoudrés çà et là d'un produit fumant. Au premier réflexe, il est aussi difficile d'éprouver de l'empathie pour ces hommes que pour les créatures qui s'égaillent sous la pierre qu'on a soulevée.

Je me suis forcé à regarder deux séquences précises diffusées par les russes. L'une montrait la prise, par les mercenaires de la compagnie Wagner, d'un poste ukrainien, en réalité une dépendance agricole. Les «bleus», cernés, se sont retranchés dans ce baraquement vétuste. Les



blancs, manifestement des professionnels, les arrosent de grenades puis s'avancent dans le local sombre envahi de fumée en mitraillant devant eux. La séquence est ici coupée, sans doute serait-elle insoutenable à partir de cet instant. Puis l'on voit, dans cette même basse-cour, une petite dizaine de soldats prisonniers rampant, les mains derrière la nuque, sous la menace des armes adverses. Il n'y a pas de son — enfin si, généralement c'est un déferlement de *heavy metal*, mais aucun retour du terrain. Ce corps à corps a dû être brutal, sanglant et a peut-être donné lieu à des actes héroïques. Mais *sous cet angle de vue, à cette distance*, il fait penser à une triviale expérience d'entomologie, ou à une intervention chirurgicale.

L'autre séquence, plus brutale encore, montre le «nettoyage» d'une ligne fortifiée ukrainienne dans le Donbass par les troupes russes. Le

grouillement des hommes dans ces tranchées zigzagantes comme des vaisseaux sanguins a quelque chose de hideusement organique, comme lorsqu'on met à nu une artère de communication dans une termitière. Soudain les envahisseurs font irruption au fond du boyau et commencent à le remonter en dégageant la voie à coups de grenades. La fumée monte derrière le prochain tournant, des abris de tôle s'envolent, des ombres s'enfuient, affolées. Dans un mouvement incompréhensible, un Ukrainien se précipite en sens inverse, littéralement à la rencontre de l'ennemi, l'arme en bandoulière, comme s'il avait oublié quelque chose. Au dernier instant, il bat en retraite, mais il est trop tard. Trois minuscules éclairs au bout d'une Kalachnikov, et il est par terre. Comme dans un jeu. Lorsqu'on se souvient du bruit infernal que font ces armes dans la vraie vie, qu'on

imagine les odeurs, les éclats d'acier et les mottes de terre qui volent partout, l'impression d'irréalité face à ces images pourtant *documentaires* devient affolante.

Paradoxe du langage: l'horreur de ces combats est bien mieux rendue dans les *récits* des survivants et des témoins que dans les photos, les films ou, aujourd'hui, les vidéos. Aujourd'hui encore, les pages de Céline sur l'absurdité de la guerre des tranchées, ou le réalisme brut du *Feu* de Barbusse, sans parler des *Orages d'acier* d'Ernst Jünger, nous permettent de *vivre* presque physiquement la peur, l'inconfort et la douleur des combattants de la Première guerre mondiale. Les films documentaires ne nous permettent que d'*observer*, mais au moins à hauteur d'homme. Les vidéos par drone placent le *theatrum belli* sous le microscope d'un biologiste. Elles *désengagent* l'observateur quand les récits de guerre l'impliquent.

Le romancier, essayiste et ancien officier de l'OTAN Percy Kemp a consacré, avec *La promesse d'Hector*, un beau et mélancolique éloge funèbre à l'antique code de la guerre qui avait survécu tant bien que mal jusqu'au déferlement écrasant de la technologie. Nous l'avions chroniqué avec émotion.

«Quelle place reste-t-il pour

l'homme, ses vertus et ses faiblesses, dans un théâtre d'opérations saturé de drones et de robots? A la destruction et aux souffrances connues, cette nouvelle forme de guerre ajoute l'aliénation. Pour résumer en peu de pages cette dérive, Percy a ravivé le plus poignant de ses souvenirs d'enfance: son refus de la défaite d'Hector, dans l'Iliade — et formulé sa «bouteille à la mer» comme une lettre, mélancolique et poignante, à son fils. Avec, au fond, un seul message, pressant et universel. Si nous laissons des machines «affronter tous les dangers auxquels nous refusons désormais catégoriquement de faire face» (p. 69), que restera-t-il d'humain en nous?» (AP257)

La guerre d'Ukraine marque une chicane dans cette évolution vers la guerre entièrement robotisée comme dans les romans de Philip K. Dick. Mais il n'est pas certain que la chicane en question soit à l'avantage des humains. De fait, la vieille épopée des peuples, de la bravoure et du sacrifice se perpétue *quand même*. Drones ou pas, il faut tout le courage d'un homme pour aller nettoyer des tranchées ou «sécuriser» des immeubles un par un, du toit à la cave, et il faut avoir acquis une résistance nerveuse exceptionnelle pour ne pas devenir fou sous un barrage d'artillerie. Depuis la

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

IIe Guerre mondiale, les armées occidentales n'ont jamais subi elles-mêmes de tels défis, même si elles les ont infligés aux autres au cours de leurs interventions coloniales contre des adversaires incapables de répliquer au coup par coup. D'où sans doute leur fétichisme technologique et leur incompréhension abyssale de ce qui se passe aujourd'hui dans l'est de l'Ukraine. Mais au-dessus de ces déluges de bruit, de sang et de fureur planent tranquillement, avec un discret zézaiement, des engins robotisés qui déterminent, de fait, le combat à l'échelle tactique. Et qui, bien sûr, savent aussi balancer sur les insectes tout en bas un missile que ces derniers n'entendent même pas venir. Le soldat des deux guerres mondiales était l'esclave de sa mitrailleuse, celui de 2022 est l'esclave d'un réseau infini de circuits intégrés. Aucun des deux ne vaut plus cher que le matériel dont il dépend.

4. LE SOMMEIL DE KYRILL

Il me reste à mentionner une troisième séquence que j'ai vue. C'est la plus inquiétante de toutes, alors qu'on n'y voit rien. Rien qu'un entretien avec un très jeune soldat, ou sous-officier, d'une milice séparatiste du Donbass. Ce garçon, qu'on appellera Kyrill, est un pilote de drone distingué et du reste décoré. Kyrill n'est pas à proprement parler un tueur. Son talent particulier consiste à savoir «lire» les images du drone mieux que les autres, à débusquer un blindé sous d'épaisses fron-

aisons ou évaluer, en observant les mouvements autour d'un bâti, l'effectif militaire qui peut se cacher à l'intérieur de cet abri banalisé. De son acuité de jugement dépend le destin de centaines d'hommes — ceux qu'il cible, mais aussi ceux qu'il protège par son ciblage. A dix-neuf ou vingt ans, Kyrill dispose d'un pouvoir quasi-divin, un pouvoir de vie et de mort aussi étendu que celui d'un général de Napoléon.

Les séquences diffusées pour le public ne montrent que l'avant et le pendant d'une attaque exécutée ou guidée par drone. Quelques mouvements d'insectes autour d'un pâté de maisons, un véhicule qui pointe le bout de son nez et puis... un immense chou-fleur de lumière aveuglante... et puis — rideau! Mais le travail du jeune Kyrill, lui, ne s'arrête pas là. Il doit aussi analyser l'effet de l'attaque, observer le spectacle qui se dévoile après la dissipation des fumées, avec les blessés qui se vident de leur sang, les brûlés vifs recroquevillés dans des poses grotesques. C'est le massacre de sa propre génération qu'il étudie de jour en jour. Et la résolution des caméras actuelles met ces agonies au bout de ses doigts.

Comment Kyrill fait-il pour dormir? me suis-je demandé. Preuve que je suis tout de même plus occidental que slave.

Les Russes sont peut-être émotifs, mais nullement sentimentaux en situation de guerre. L'ennemi vaincu sera traité avec autant et plus d'humanité, sans doute, que par une armée d'Occident. Mais pour cela, il

faut qu'il se rende. Tant qu'il n'a pas hissé le drapeau blanc, il sera tailladé, pulvérisé et éparpillé *façon puzzle*. Au temps des guerres d'Irak, les médias occidentaux avaient évoqué çà et là le «stress» des pilotes de drones de combat, transformant des Arabes en chair à pâté à des milliers de kilomètres de leur cabine climatisée, une main maniant le *joystick*, l'autre tenant la canette de Coca. Certains se sont paraît-il suicidés, d'autres auraient fini en psychiatrie. On ne rapporte pour le moment rien de tel sur le front de l'Est. Est-ce parce que les Slaves sont plus insensibles, ou parce que la déshumanisation technologique, en vingt ans, a fait des bonds de géant? A force de voir

des hommes du ciel, on finit par les confondre avec des fourmis.

POST-SCRIPTUM

L'idée de cette nouvelle théorie de la guerre m'est venue alors que je contemplais le travail d'une tondeuse robotisée surnommée *Fédia*, accomplissant avec une opiniâtreté maniaque des mouvements à première vue désordonnés sur un gazon qu'elle entretient à une hauteur millimétrée mieux qu'aucun jardinier ne saurait le faire. Qu'on me croie ou non, j'ai eu l'impression qu'une cousine de cette brave tondeuse pourrait me raccourcir moi aussi un de ces jours.

Pain de méninges

LES PIRES PARMI LES HOMMES

Les flagorneurs, selon moi, sont les pires personnes au monde, les plus nocives et les plus corrompues. Ils soutiennent tous les pouvoirs, ils *sont* le pouvoir, ils sèment la peur sans pitié, sans aucun égard, froids comme la glace, acérés comme une lame, fidèles comme des chiens à l'Etat, infidèles comme des putains à l'individu, les moins hommes de tous les hommes. Tant qu'ils existeront, il n'y aura pas de bonheur en ce monde, car ils détruiront tout ce qui constitue la véritable valeur humaine.

— Meša Selimović, *La Forteresse*.

ENFUMAGES par Eric Werner

La fin de l'État de droit

DANS LA PRISE DE CERTAINES DÉCISIONS LOURDES DE CONSÉQUENCES, AUCUNE LOI N'EST PLUS INVOQUÉE. LA VIOLENCE S'ÉTALE DONC AU VU ET AU SU DE TOUS. ELLE EST LÀ TOUTE NUE, ON NE SE DONNE MÊME PLUS LA PEINE DE LA VOILER.

Il nous faut revenir sur les sanctions prises à l'encontre de la Russie, en particulier sur les saisies de biens et d'avoirs de citoyens russes domiciliés en Europe.

S'il est un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est que ces saisies de biens et d'avoirs (incluant des œuvres d'art, soit dit en passant: le parallèle avec un passé encore pas si lointain s'impose ici forcément) sont dépourvues de toute base légale. Les autorités européennes se mettent elles-mêmes hors la loi en agissant ainsi.

Concrètement, elles exécutent des ordres du gouvernement américain et accessoirement de la Commission de Bruxelles agissant comme courroie de transmission. Elles n'ont probablement pas la possibilité de s'y soustraire. Si elles essayaient de le faire, elles se verraient elles-mêmes sanctionnées. Elles exécutent donc ces ordres avec plus ou moins d'enthousiasme. Mais ces ordres sont illégaux. Seule, éventuellement, l'ONU aurait le droit de donner de tels ordres et de les faire exécuter. C'est ce qu'a reconnu la présidente de la Réserve fédérale américaine. Mais, justement, l'ONU n'a donné aucun ordre de ce genre. Les ordres en question n'émanent que du gouver-

nement américain et de la Commission de Bruxelles. Les autorités européennes se soumettent donc au droit du plus fort. Le droit du plus fort est bien si l'on veut une espèce de droit. Mais en règle générale pris ironiquement. Il y a un rapport de force, et ce sont les Américains qui sont les plus forts. Les Européens obéissent donc, car ils n'ont d'autre choix possible que d'obéir (du moins le croient-ils).

L'ILLÉGALITÉ? ON EN REDEMANDE

On dira que les lois existantes sont toujours l'expression d'un rapport de forces. Sauf, justement, qu'il n'y a même plus ici de lois! Aucune loi n'a d'ailleurs été invoquée. La violence s'étale donc au vu et au su de tous. Elle est là toute nue, on ne se donne même plus la peine de la voiler. On serait bien en peine d'ailleurs de le faire.

Le plus incroyable encore, c'est l'empressement que mettent certains à surenchérir encore en ce domaine, comme ces députés suisses en déplacement aux États-Unis implorant le gouvernement américain de bien vouloir accentuer encore la pression qu'il exerce sur le gouvernement suisse (leur propre gouvernement, donc) pour qu'il s'enfonce encore davantage dans



l'illégalité en ordonnant de nouvelles saisies de biens et d'avoires. Certes, il y en a déjà eu beaucoup, mais il en faudrait davantage encore. De nouvelles investigations sont nécessaires, etc. C'est le phénomène de la servitude volontaire, mais ici poussé à l'extrême. Les Princes-esclaves en redemandent. Relevons au passage que personne ne s'est beaucoup ému de cette démarche. Elle est passée

comme une lettre à la poste. C'est peut-être le plus significatif.

Quel est, en l'espèce, le but poursuivi? C'est assez évident: il est d'habituer progressivement l'opinion à ces illégalités, de lui faire admettre que *tout* est désormais possible en ce domaine, qu'il n'y a plus aucune limite. Présentement, ce sont les individus de nationalité russe qui sont visés, demain ce sera n'importe qui. Tout cela est symptomatique d'un état de choses que personne n'ose aujourd'hui regarder trop en face, mais qui n'en est pas moins en lui-même préoccupant: à savoir, purement et simplement, la *disparition de l'ordre légal existant*, et au-delà même de *l'État de droit* lui-même, puisqu'on ne voit pas

quel ordre légal nouveau viendrait se substituer à l'ordre ancien. Normalement, quand un ordre légal donné disparaît, il y en a toujours un autre qui prend la place, un nouveau. Les révolutionnaires eux-mêmes ne se contentent jamais de détruire l'ordre légal existant: ils cherchent à lui en substituer un nouveau. Mais là, non. Peut-être s'achemine-t-on vers l'ins-

tauration d'un système de non-droit au sens strict, autrement dit sans lois du tout, ou (ce qui revient au même) avec des lois ne cessant en permanence de changer, comme c'est de plus en plus le cas maintenant déjà.

CHIFFONS DE PAPIER

Car, si l'on y réfléchit, ce système-là, l'État de non-droit, s'est déjà peu ou prou mis en place. L'élément déclencheur a été l'attentat du 11 septembre, qui a fourni l'occasion aux dirigeants occidentaux de redessiner de fond en comble l'architecture du droit existant, pour l'orienter vers un système où tout, *effectivement*, devient possible: autrement dit un système de non-droit. Car un système où tout est possible, où les autorités ont tous les droits, ne saurait être qualifié que comme un système de non-droit. Or, de fait, c'est bien ainsi que la situation se présente aujourd'hui. Ceci sera évidemment contesté. On dira que nous sommes dans la caricature, l'exagération. Il n'est pas vrai que les autorités aient aujourd'hui tous les droits. Sur le papier évidemment non: elles n'ont pas tous les droits. Mais justement, ce qu'il y a sur le papier n'a plus aujourd'hui grande importance. Comme chacun le sait bien, c'est à géométrie variable, plus ou moins à la tête du client. On peut de moins en moins d'ailleurs se fier à ce qu'il y a sur le papier. Les textes deviennent de plus en plus élastiques, on peut les interpréter dans tous les sens. Il y a enfin ce qu'on vient de dire, à savoir les lois qu'on

change en permanence pour épargner aux autorités ce désagrément de rester trop longtemps dans l'illégalité. Ce que je fais est illégal, mais je vais le légaliser en changeant la loi. C'est plus confortable.

Le droit disparaît donc, il devient en quelque sorte évanescant. La métaphore du chiffon de papier se légitime ici pleinement. Elle est généralement utilisée pour les traités internationaux (dernier exemple en date: la demande d'adhésion de la Finlande à l'OTAN, en violation d'un traité international signé en 1948), mais elle a aussi son application en droit interne. Le droit international a toujours été plus proche de l'État de non-droit que le droit interne. Mais cette différence tend désormais à diminuer. Au plan interne aussi, il y a plein de chiffons de papier qui traînent aujourd'hui par terre.

VOUS FINIREZ DEPOUILLÉS DE TOUT...

Revenons-en aux fondamentaux. L'individu est sujet de droit, et en tant que tel il détient plusieurs droits, droits qu'on peut considérer comme *naturels*. Trois essentiellement: le droit à la vie, le droit à la liberté et le droit de propriété. Tous ces droits sont aujourd'hui menacés. Chacun se rend bien compte par exemple que le droit de propriété n'est plus aujourd'hui protégé. L'État peut à tout moment saisir vos biens et avoirs, et le faire sans même avoir besoin de se justifier. On vient d'en faire l'expérience. Le droit à la liberté lui non plus n'est plus protégé. Ici ce sont les lois antiterroristes qui

sont en cause. Elles ouvrent la voie aux arrestations préventives et à la détention administrative, parfois même sans limites dans le temps. Le modèle en est le *Patriot Act* aux États-Unis (2001). Tous les pays européens se sont aujourd'hui dotés de législations comparables.

Quant au droit à la vie, on pourrait croire de prime abord qu'il est mieux protégé que les deux autres, mais on se tromperait fort en le pensant, comme le montrent les exécutions extrajudiciaires auxquelles se livrent aujourd'hui un certain nombre d'États, non pas du tout en violation de la loi, comme beaucoup l'imaginent, mais au contraire en parfait accord avec elle, car, là encore, le droit s'est adapté à la réalité⁽¹⁾. Les exécutions extrajudiciaires ont de tout temps existé, traditionnellement elles sont l'œuvre des services spéciaux agissant dans l'ombre, soi-disant sans que les autorités n'en sachent rien. Mais on s'est arrangé ces dernières années pour leur assurer une base légale. Elles se font donc désormais tout à fait légalement et ouvertement. Là aussi, par conséquent, tout devient également possible. Et donc l'État de droit disparaît pour être remplacé par l'État de non-droit.

Il y a deux manières de voir les

choses. Soit l'on dit qu'elles se sont faites toutes seules, en ce sens par exemple que le terrorisme ne peut pas ne pas contribuer à la désagrégation de l'ordre légal existant, en même temps qu'il suscite la «guerre contre le terrorisme» qui accélère encore le mouvement. C'est une première approche. Soit l'on dit qu'on les a un peu aidées à se faire. C'est, je pense, cette deuxième approche qui est la bonne. C'est assez évident avec les lois antiterroristes. Mais il faut élargir la perspective. Les États-Unis ont par exemple dépensé beaucoup d'énergie ces dernières décennies pour affaiblir le droit international et/ou en réinterpréter le concept dans le but de le rendre plus «liquide» et ainsi moins contraignant. Les néoconservateurs aujourd'hui au pouvoir aux États-Unis sont tout à fait sur cette ligne. L'application extraterritoriale du droit américain s'inscrirait également dans cette perspective. Tout comme la politique de sanctions auxquelles, on le sait, ils recourent désormais systématiquement.

- Illustration: Alfred Kubin, *La Dame à cheval*, 1900.

NOTE

1. Cf. Amélie Férey, *Assassinats ciblés: Critique du libéralisme armé*, CNRS éditions, 2020.



RECONQUÊTES par Slobodan Despot

Le Fort de Chillon, un parfum de Suisse héroïque

L EST DES LIEUX QUI «DÉGAGENT» UN ESPRIT. C'EST UN FAIT CONNU DEPUIS LA PLUS HAUTE ANTIQUITÉ. LES HOMMES ONT TOUJOURS ÉTÉ EN QUÊTE D'ABRIS POUR LA CONFIDENCE, LA MÉDITATION, L'AMOUR OU POUR TOUT SIMPLEMENT S'Y SENTIR EN SÉCURITÉ. LES LATINS APPELAIENT CELA *LOCUS AMÆNUS*: LIEU AMÈNE, LIEU IDYLLIQUE. MAIS PEUT-ON QUALIFIER D'IDYLLIQUE UN FORT MILITAIRE?

Mes itinéraires du *Valais mystique* n'étaient rien d'autre qu'un repérage de ces temples naturels, ou de facture humaine, où le séjour est agréable et comme bénéfique. J'ai regretté voici quelques semaines de n'avoir pas étendu mes pèlerinages jusqu'à la rivièra vaudoise.

Le château de Chillon, situé entre Villeneuve et Montreux à l'extrémité orientale du lac Léman, est mondialement connu. Peu de gens savent cependant qu'une autre forteresse

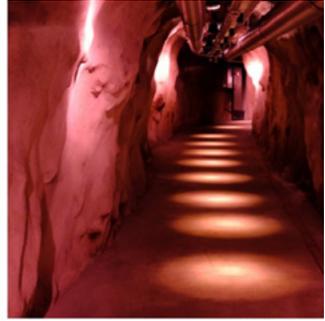
lui fait vis-à-vis, juste de l'autre côté de la route. Normal: elle est enfouie dans la roche!

Avant de devenir une plaque tournante, la Suisse avait été un hérissin. Le dispositif du «réduit alpin», au temps de la Deuxième guerre mondiale, avait transformé tout l'espace alpin suisse en une gigantesque «panic room» destinée à recueillir la population en cas d'invasion — invasion allemande, cela s'entend. On avait criblé les montagnes de tunnels

et l'on y avait stocké des armes, des vivres, des médicaments, bref de quoi soutenir une guerre nucléaire avant même la première bombe. Les Helvètes ne convoitaient pas les terres d'autrui, mais ils étaient décidés à ne pas céder la leur.

Pratiquement invisible à l'œil non averti, le fort de Chillon était une pièce névralgique du système de défense. Avec ses mitrailleuses et ses canons antichar, il verrouillait l'étroit passage reliant la Riviera vaudoise au Chablais et à l'embouchure du Rhône dans le lac Léman. Puis l'évolution des armements, mais aussi celle des mentalités et de la politique, ont conduit ce réseau défensif unique au monde vers l'obsolescence. L'armée suisse aurait peut-être pu tenter de faire classer ce chef-d'œuvre d'ingénierie et de persévérance au patrimoine de l'UNESCO, elle s'est contentée dès les années 1990 à le vendre aux enchères, pour des sommes dérisoires.

Le dernier équipage militaire a évacué Chillon en 1995. En 2001, le fort s'est vu libérer de son classement «secret défense». Il a été racheté en 2010 par la famille de Pierre Clément. «Nous l'avons d'abord utilisé comme



maison de vacances», se souvient Grace Jost, sa fille. On y organisait des fêtes, on y louait même des caves pour le vin. Puis les circonstances de la vie ont amené l'idée qui assure aujourd'hui au lieu sa renommée. Avec un enthousiasme sans faille et des investissements considérables, le fort a été transformé en musée.

Presque trente ans après que le dernier godillot militaire l'eut quitté, on y retrouve aujourd'hui les armes, les accessoires, et même les odeurs du fort militaire comme s'il était encore actif. Les nostalgiques y retrouveront même les immenses plats de gratin suffisant pour une section entière et les cendriers de laiton débordant de mégots... d'imitation, bien sûr. L'effet «madeleine de Proust» est sidérant pour

quiconque a connu l'armée suisse en ces années-là. «Pour conserver les odeurs caractéristiques, nous avons même interdit le lavage des sols avec des produits désodorants», me confie Grace.

A la nostalgie d'une autre époque s'allient des animations multimédia et des jeux vidéo qui rendent le lieu aussi surprenant qu'un train fantôme. Un film d'une douzaine de minutes conçu par l'historien Pierre Streit, enfin, propose une synthèse remarquable du concept de défense helvétique et de son évolution à travers les âges.

Les Clément sont des esprits indépendants et durs à cuire. Ils ont préféré fermer leur musée nouveau-né au temps du Covid que de se plier aux absurdités de la psychose sanitaire. Le lieu qu'ils ont restauré porte l'empreinte de cette même intransigeance farouche mais tranquille qui a assuré des décennies durant la souveraineté militaire et diplomatique de la Suisse.

Nous nous sommes égarés dans les couloirs du Fort et dans nos rêveries des heures durant. Même avec la concurrence d'envergure mondiale du célèbre château qui lui fait face, le fort de Chillon est rapidement devenu une destination obligée pour les amateurs d'histoire militaire, mais aussi de dépaysement poétique. Conçu pour résister à n'importe quel adversaire et proté-

ger l'indépendance coûte que coûte, ce haut lieu nous est apparu comme une métaphore incarnée de notre propre démarche. C'est pourquoi nous avons décidé, d'entente avec les hôtes, d'y héberger la prochaine réunion du Club de l'Antipresse. Les participants y seront mieux protégés que chez Bilderberg!

- Fort de Chillon, Avenue de Chillon 22, 1820 Veytaux. Ouvert du mercredi au dimanche, 10h-18h30.

RAPPEL

La conférence-dîner du Club aura lieu le **jeudi 16 juin prochain dès 16h30** dans les salles de réception du Fort de Chillon. Une visite des lieux est prévue. Nous accueillerons cette année encore deux conférenciers:

Guy Mettan, journaliste, auteur, homme politique, ex-directeur du Club suisse de la Presse, se demandera: *Que reste-t-il de la neutralité suisse?*

Le colonel Jacques Hogard, qui commanda les paras de la Légion française au Rwanda et au Kosovo, nous parlera des *guerres atypiques*.

Si vous souhaitez devenir membre du Club et participer à cette réunion, il est indispensable de lire d'abord les Principes du Club de l'Antipresse, ici. Puis, le cas échéant, de vous abonner, au plus tard jusqu'au 9 juin!

DOCUMENT: Alexandre Zinoviev

Les médias occidentaux comme institution religieuse

LES MÉDIAS SONT LA DIVINITÉ SANS VISAGE DE LA SOCIÉTÉ OCCIDENTALE, VÉNÉRÉE MÊME PAR CEUX QUI S'EN CROIENT LES PATRONS ET MAÎTRES. TOUT CE QUE FONT CES GENS EST DE SERVIR LEUR DIVINITÉ EN QUALITÉ DE PRÊTRES, BIEN ENTENDU CONTRE BONS SALAIRES ET PROFITS. CET AVERTISSEMENT VIEUX DE PLUS DE VINGT ANS SUR LA FONCTION SACERDOTALE DE L'APPAREIL MÉDIATIQUE PREND TOUT SON SENS AUJOURD'HUI.

Note de la rédaction. Ecrite à la toute fin du XXe siècle, à l'aube de la révolution de l'internet, La Grande rupture résumait l'ensemble des réflexions d'Alexandre Zinoviev sur l'évolution du monde occidental telle qu'il l'avait éprouvée et observée depuis son expulsion d'URSS en 1976. La traduction de ce bref et fulgurant essai ne fut pas une mince affaire, tant Zinoviev aimait à manier l'art du paradoxe. Il se savait engagé dans un territoire totalement inexploré, esquissant la sociologie d'une dystopie en gestation incluant son aboutissement transhumaniste et robotique. Il avait de plus l'habitude de créer les mots nécessaires à la description de ces nouvelles réalités, en les définissant au fil du texte (tels que suprasociété, occidentisme ou hommilière). Le seul qui apparaît ici est celui de supraïdéologie, désignant comme on le devine l'idéologie «faïtère» d'une société occidentale globalisée. (SD)

LE «VATICAN» DE L'OCCIDENTISME

L'expression *mass media* ou simplement *les médias* désigne habituellement un ensemble de phénomènes du monde occidental contemporain tels que radios, télévisions, journaux, revues, divers périodiques, des publications sporadiques ou isolées de type journal ou revue, ainsi que d'autres supports remplissant des fonctions analogues.

Au lendemain de la Deuxième guerre mondiale, les médias occidentaux ont connu un «saut» qualitatif extraordinaire: ils sont devenus l'une des sphères les plus importantes de la société, si bien que cette dernière doit

maintenant être examinée non comme une multitude de phénomènes aux propriétés semblables, mais comme un tout pourvu d'une structure complexe et subdivisé en divers secteurs et fonctions. Les circonstances historiques de ce «saut» sont les suivantes:

1. une multiplication colossale des composantes de la sphère médiatique ;
2. leur perfectionnement technique;
3. l'invention de moyens et procédés nouveaux;
4. le perfectionnement de leur travail;
5. l'extension de leur sphère d'ac-



tivité et le renforcement de leur rôle dans la vie sociale.

Bien entendu, les médias font partie des domaines de présence et d'activité des capitaux et des intérêts de l'État, mais il serait erroné de les réduire à cela. Ils constituent quelque chose de plus vaste, dépassant les cadres des affaires et de la politique. C'est, pourrait-on dire, la «troisième puissance» de l'occidentisme. **C'est tout à la fois l'information et la désinformation, l'apologétique et la critique, la collaboration avec le pouvoir et les affaires et l'opposition au pouvoir et aux affaires, la prédication de la morale et la prédication de la débauche, l'instruction et l'abrutissement, la lutte des idées et des intérêts, le reflet de la vie, l'expression de la réalité, le façonnement de l'existence — bref, la quintessence de la vie sociale dans toutes les manifestations de sa subjectivité.** Les médias forment l'arène de la vie sociale, tout en étant l'un de ses facteurs primordiaux. Ils se composent de dizaines de milliers d'institutions, d'organisations, d'entreprises, employant des centaines de milliers d'individus. Ils font participer à leur activité

des millions de personnes de toutes catégories sociales. Les médias sont le plus puissant instrument de façonnement des connaissances, des sentiments et des goûts des grandes masses humaines ainsi qu'un instrument d'influence sur ces masses, allant dans le sens souhaité par quelqu'un. Mais c'est aussi un instrument conscient de sa propre puissance, qui utilise tous les autres et tout ce qui l'entoure comme outils de son empire sur la société.

Il n'existe pas formellement un centre d'où seraient dirigés les médias. Mais, dans les faits, ceux-ci fonctionnent exactement comme s'ils recevaient leurs instructions d'une direction centrale telle que le Comité central du PC d'Union soviétique. **Il y a là une sorte de «main invisible», qui n'a pratiquement jamais été étudiée de manière rationnelle.** Les informations la concernant paraissent rarement dans la presse. Elle se compose d'un cercle relativement restreint de personnes, qui recueillent les recommandations émises par un cercle plus large de politiciens, d'hommes d'affaires, de politologues, de journalistes, de consultants, etc., et donnent le signal

d'une action consensuelle des médias sur certaines questions. A l'échelon des médias particuliers, il existe un grand nombre de collaborateurs expérimentés qui devinent immédiatement les nouvelles positions, et même qui devancent l'«instance supérieure». Entre alors en jeu une armée de réalisateurs formés à remplir n'importe quelle tâche dans l'esprit de la nouvelle orientation. Les personnes formant ce mécanisme sont mutuellement reliées par une multitude de contacts personnels.

Les médias ne sont plus un outil de collecte et de diffusion d'informations produites par autrui, mais les producteurs, les contrôleurs et les propriétaires des informations. Ils ont des cadres puissants et professionnellement formés pour ces tâches. Ils disposent, dans les faits, de toutes les ressources de la société ayant trait d'une quelconque manière à l'information. Ils façonnent l'information selon leurs règles propres et lui confèrent une forme correspondant à leurs intérêts. Le flux d'information qui ne passe pas par les médias est insignifiant en regard de celui traité par eux, et son rôle l'est encore plus. Les médias se sont appropriés les flux et les ressources d'information les plus essentiels et les plus influents.

Les médias s'immiscent dans toutes les sphères de la société: politique, économie, culture, sport, vie quotidienne. Tout est leur affaire. **Ils ne se limitent pas à influencer l'esprit et les sentiments des gens. Ils exercent un pouvoir sur eux, un pouvoir dictatorial.** Ce pouvoir s'actualise par

plusieurs canaux. J'en énumérerai les principaux.

Les médias accaparent littéralement l'attention d'une majorité de la population des pays occidentaux, lui fournissant une abondance d'informations pratiques et indispensables, d'intrigues, de distractions, de sensations. Ils disposent pour ce faire de moyens illimités, de la technologie la plus perfectionnée et de méthodes rodées. Il est impossible de calculer le temps et l'énergie que les hommes dépensent à regarder la télévision, lire les journaux et les magazines, écouter la radio. Aucune église, de ce point de vue, ne saurait se comparer à cette «église» de l'occidentisme. Celle-ci est également remarquable par la manière dont elle attire les gens dans ses filets. On peut consommer la production des médias aussi bien dans la solitude de son chez-soi que dans les transports, voire au travail.

Un autre grand canal de la toute-puissance des médias réside dans le fait qu'ils contrôlent et orientent l'ensemble des activités intellectuelles et créatrices de la société, en assurant la publicité aux créateurs, les évaluant, les sélectionnant, les montrant. Les médias se sont arrogé la fonction de grand arbitre de la production culturelle, qu'ils prédéterminent du point de vue de la thématique, des choix idéologiques et du goût esthétique. Ce sont eux qui décident des cercles qui entrent sur la scène culturelle, des produits, des idées, des modes. **Ce n'est pas l'intelligence ni le génie des créateurs qui détermine leur fortune, mais l'attitude des mass media à leur égard.**

Les médias sont en mesure d'élever au pinacle la vacuité et le manque de talent pour autant que ceux-ci conviennent à leurs intérêts et à la conjoncture, et d'étouffer la grandeur et le talent s'ils ne leur conviennent pas.

Le troisième et le plus important des canaux de pouvoir médiatique s'incarne dans les tribunes que les médias offrent aux hommes politiques et dans les arènes qu'ils fournissent aux spectacles politiques. Ils attisent et exploitent l'infinie vanité des politiciens, et exercent une influence incontestablement déterminante sur leurs succès et leurs échecs. Sans eux, les campagnes électorales, débats parlementaires, sommets, visites, allocutions, défilés, mouvements de masse, activités de partis et autres grandes manifestations de la vie socio-politique des pays occidentaux seraient inimaginables.

Enfin, les médias ont placé sous leur égide l'opinion publique et la société civile, devenant leurs hérauts tout en les privant d'autonomie. Ceux-ci ont vu dans les médias une force d'organisation, leur déléguant leur propre indépendance et leur pouvoir. **Les médias sont ainsi devenus un substitut d'État pour la vie non-étatique de la société.**

Les médias peuvent appartenir à des personnes privées, à l'État, aux organisations publiques, aux corporations, aux banques. Ils peuvent être utilisés par le grand capital, par les gouvernements, par certaines cliques ou groupes. Mais tout cela n'altère en rien le rôle qui est le leur au sein de la société, ni la place qu'ils occupent vis-à-vis des autres phénomènes sociaux.

Cette place et ce rôle sont tels qu'ils leur permettent de dicter leur volonté à tous ceux qui les manipulent, et même à leurs patrons officiels. **Tous ceux qui se considèrent comme leurs dirigeants ou leurs manipulateurs doivent se conformer eux-mêmes aux critères qui leurs permettent de diriger et de manipuler les médias.** Ce milieu semble régi plutôt par le consensus et le partage de pouvoirs entre partenaires sensiblement égaux que par les rapports de subordination. Le patron d'un journal, par exemple, influence la ligne politique de ce journal. Mais, en même temps, il est lui-même sous l'influence de son journal en tant que phénomène occupant une place particulière dans la société.

Les médias sont la divinité sans visage de la société occidentale, vénérée même par ceux qui s'en croient les patrons et maîtres. Tout ce que font ces gens est de servir leur divinité en qualité de prêtres, bien entendu contre bons salaires et profits. Les médias sont un phénomène social qui concentre et focalise les forces d'une multitude d'acteurs anonymes du corps social — spectateurs, lecteurs, savants, artistes, idéologues, politiciens, sportifs et autres citoyens. Ils incarnent leur pouvoir collectif, qui, à l'égard de chacun d'entre eux pris à part, se comporte en pouvoir absolu. C'est le mécanisme supérieurement organisé et rodé de la supraidéologie occidentaliste.

* Chapitre extrait de *La Grande Rupture. Sociologie d'un monde bouleversé*, traduit du russe par Slobodan Despot (L'Age d'Homme, 1999).

TURBULENCES

MÉDIAS - Tardive lueur de lucidité

Avec trois mois de retard, certains médias de grand chemin commencent à reconnaître l'ampleur des erreurs commises par les Occidentaux face à la Russie et à la crise ukrainienne. Nous ne résistons pas au plaisir, en dernière minute, de traduire un large extrait de l'éditorial du rédacteur en chef économie du *Guardian*, Larry Elliott, paru dans l'édition du 2 juin.

«Les effets pervers des sanctions se traduisent par une hausse des coûts du carburant et des denrées alimentaires pour le reste du monde — et l'on craint de plus en plus une catastrophe humanitaire. Tôt ou tard, un accord doit être conclu.

Le Kremlin pense que le seuil de tolérance de la Russie à la douleur économique est plus élevé que celui de l'Occident, et il a probablement raison sur ce point.

Cela fait maintenant trois mois que l'Occident a lancé sa guerre économique contre la Russie, et cela ne se passe pas comme prévu. Au contraire, les choses vont même très mal.

Les sanctions ont été imposées à Vladimir Poutine non pas parce qu'elles étaient considérées comme la meilleure option, mais parce qu'elles étaient meilleures que les deux autres plans d'action disponibles: ne rien faire ou s'impliquer militairement.

(...) Il n'y a cependant aucun signe immédiat de retrait de la Russie de l'Ukraine et ce n'est guère surprenant, car les sanctions ont eu l'effet pervers de faire grimper le coût des exportations de pétrole et de gaz de la Russie, augmentant massivement sa balance commerciale et finançant son effort de guerre. Au cours des quatre premiers mois de 2022, Poutine pourrait se targuer d'un excédent de la balance courante de 96 milliards de dollars (76 milliards de livres sterling), soit plus du triple du chiffre de la même période en 2021.

Le Premier ministre estonien, Kaja Kallas, a déclaré que la prochaine série de sanctions sera "politiquement difficile à adopter". Les dirigeants de l'UE affirment que le gaz ne fera probablement pas partie de la nouvelle série de sanctions contre la Russie.

Lorsque l'UE a annoncé son interdiction partielle des exportations de pétrole russe en début de semaine, le coût du pétrole brut sur les marchés mondiaux a augmenté, offrant au Kremlin une nouvelle manne financière. La Russie n'éprouve aucune difficulté à trouver des marchés alternatifs pour son énergie, les exportations de pétrole et de gaz vers la Chine en avril ayant augmenté de plus de 50 % par rapport à l'année précédente.»

Il faut relever dans cet article un argument insolite: on y affirme en effet que ces sanctions absurdes et suicidaires n'étaient pas «la meilleure option», mais qu'elles valaient quand même mieux que les deux autres «plans d'action disponibles: A) *ne rien faire*, B) s'impliquer militairement.

Evidemment, il n'existe aucune option plus mauvaise, dans l'absolu, que de déclencher l'extinction de l'humanité avec le plan B. Mais il est intéressant que dans la mentalité actuelle des Occidentaux, *l'option A (ne rien faire) est considérée «pire» qu'un acte auto-destructeur*. En d'autres termes, la stupidité désormais systémique des comportements occidentaux apparaît comme la conséquence d'un activisme moral devenu un impératif idéologique absolu. Le suicide est au bout du chemin, avec ou sans l'aide des Russes...

MARQUE-PAGES - La semaine du 29 mai au 4 juin 2022

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Saint-Déni. Pendant que les autorités françaises se perdent en dénégations

et tentent de faire porter le chapeau aux perfides Anglois, la presse étrangère, elle, ne se paie pas d'illusion sur l'état du pays. «Les journaux britanniques et espagnols décrivent la France comme un État défaillant», résume l'OJIM, citant des commentaires salés. On se demande toutefois si la même presse fait preuve de la même lucidité sur la situation ethnique et sécuritaire dans ses propres territoires.

Autre planète. Notre chroniqueur de la semaine dernière, Georges de la Fuly, publie encore une remarquable réflexion sur l'impossibilité de communiquer, désormais, avec une grande partie des gens, ceux qui suivent la vulgate de la parole publique:

«Lisant un peu négligemment des commentaires qui font suite à une déclaration d'Alain Finkielkraut (n'importe laquelle ferait l'affaire), sur Twitter, on est frappé par l'impossibilité totale de dialoguer avec ces gens-là. Non parce que ce serait des "méchants", mais parce que la somme des choses qu'ils ignorent est tellement importante que toute discussion en devient rigoureusement impossible.»

Légère erreur. Ça y est: les experts de l'OMS reconnaissent officiellement, dans la revue *Nature*, qu'ils se sont trompés sur les chiffres de la mortalité du Covid. Cela allait sans dire, mais cela va mieux en le disant. Par exemple, sur le cas de l'Inde, la marge d'erreur était juste de... 1000 %!

«L'OMS comptabilisait 4,7 millions de morts dus au Covid dans ce pays (Inde), soit 10 fois plus que les chiffres officiels présentés par le gouvernement de Modi. Plus de deux semaines plus tard, l'Inde est soulagée. Car, l'OMS reconnaît en effet que ses estimations étaient erronées.»

Hollyboudé. Le cinéma fait de moins en moins d'entrées en salle, grâce évidemment au Covid, mais pas que. Comment va-t-on faire maintenant pour façonner l'opinion des foules? L'OJIM se penche sur la question en livrant les conclusions clefs d'un rapport assez étonnant de l'Observatoire audiovisuel européen dépendant du Conseil de l'Europe.

Où l'on apprend notamment qu'«en 2021, les 20 premiers films rassemblant les meilleures entrées sont tous américains», la première production européenne *Kaamelot*, trottinant très loin derrière.

Querelles de voisinage. Zsolt Bayer, proche conseiller du président hongrois Orbán, s'est adressé au président ukrainien Zelensky pour lui représenter la réalité de sa situation avec une bienveillante sévérité. C'est que les relations entre les deux pays se sont dégradées au-delà du déplorable. «Kiev a tout fait pour décourager les Hongrois d'aimer les Ukrainiens», note Bayer, mais ses amicales remontrances valent par ailleurs un cours de géopolitique. Résumé et commentaires sur le Blogue noir de Brocéliande.

Dress code. Boris Johnson est sans aucun doute l'homme d'Etat le plus foutraque du moment. Voyez de quoi il a l'air quand il essaie de s'habiller. Même sa femme se protège de sa vue derrière un paravent en montant les escaliers pour le Jubilé de platine de la Reine. Mais l'intérêt de la séquence est sonore. Le Premier ministre, qui singe toutes les postures de Churchill et se fait vieux avant l'heure, a été hué comme un vulgaire Macron®.

Honneur et virilité. Cela se passe à Cannes en 1978. La célèbre présentatrice Evelyne Pagès s'entretient avec Gilles Jacob, délégué général du festival de cinéma. Des punks mal intentionnés font irruption sur le plateau, jettent du vin au visage de Jacob, montrent leur c.... Evelyne Pagès se lève, repousse les vandales et continue l'entretien. Aucun des hommes présents n'a bougé, laissant la seule femme du plateau affronter les brutes. Tout est dit en ces quelques minutes d'archives de l'ENA...

Plaisirs balnéaires. Pour vos vacances cet été, pensez à Berdiansk sur la mer d'Azov. On ne s'y ennuie pas.

LE ROUGE ET LE NOIR

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPREND

